Document généré le 10 août 2025 21:45

Sociologie et sociétés

Dialogue fictif entre Weber et Simmel

Thomas Kemple et Austin Harrington

Volume 48, numéro 1, printemps 2016

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1036890ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1036890ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (imprimé)
1492-1375 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Kemple, T. & Harrington, A. (2016). Dialogue fictif entre Weber et Simmel. *Sociologie et sociétés*, *48*(1), 213–219. https://doi.org/10.7202/1036890ar

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Feuilleton

Dialogue fictif entre Weber et Simmel

THOMAS KEMPLE
University of British Columbia
Courriel : kemple@mail.ubc.ca

AUSTIN HARRINGTON
Leeds University
Courriel : a.harrington@leeds.ac.uk

Traduction : Rosalie Dion

Introduction

Une version préalable de ce dialogue a été originellement écrite et jouée à l'occasion du symposium *Weber / Simmel Antagonisms*, le 10 décembre 2015 à l'Université d'Édimbourg. Le symposium était parrainé par le Max Weber Study Group de la British Sociological Association, et organisé par Isabelle Darmon et Carlos Frade au Département de sociologie de l'Université d'Édimbourg. Nous souhaitons témoigner notre reconnaissance aux organisateurs ainsi qu'à tous ceux qui ont commenté notre dialogue au symposium, dans lequel Thomas Kemple tenait le rôle de Georg Simmel face au Max Weber d'Austin Harrington.

Les idées soutenant cet échange sont le fruit à la fois de nos collaborations précédentes et de nos intérêts de recherche actuels. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois à l'occasion de la conférence inaugurale de la revue *Max Weber Studies* à Derby, en Angleterre, en 2000. Plus tard, nous avons conjointement dirigé un numéro double de *Theory, Culture & Society* portant sur la « Métaphysique sociologique de Simmel ». La plupart du travail mené sur ce projet l'a été à Berlin en 2009-2010, alors

Sociologie et sociétés, vol. XLVIII, nº 1, printemps 2016, p. 213-219

que Kemple était en sabbatique pour terminer son livre sur Weber (Kemple, 2014), et que Harrington vivait et enseignait dans la ville tout en menant la recherche pour son livre sur la culture intellectuelle sous Weimar (Harrington, 2016). Pour une bonne part, ce dialogue s'inscrit dans la continuité des échanges que nous avons eus cette année-là, qui nous ont aussi emmenés à vouloir représenter Weber et Simmel dans un dialogue continu s'étendant sur une longue période de temps.

Notre présentation originale au symposium était grossièrement organisée en « tableaux » renvoyant à quatre époques distinctes de la vie et de l'œuvre de chaque penseur. Pour la présente publication dans les pages de *Sociologie et sociétés*, nous avons toutefois décidé de préciser certains cadres possibles dans lesquels le lecteur pourrait aisément se représenter Weber et Simmel revenant, à certains moments de leur histoire, sur leur œuvre passée. Notre objectif est ici de mettre en lumière un thème central de leurs écrits respectifs à l'occasion de rencontres et d'événements spécifiques de leur vie. Nous cherchons non seulement à démontrer le chevauchement de leurs œuvres et l'influence probable qu'elles ont exercée l'une sur l'autre, mais aussi comment certains enjeux liés au conflit et à la compétition se sont manifestés dans leurs vies personnelle et professionnelle.

LE CONFLIT, EN QUATRE ÉPOQUES

Scène I — Heidelberg, été 1905

Simmel :

Comme vous le savez par la lecture de mes travaux de la dernière décennie, j'aborde en fait la vie sociale comme un problème de différentiation potentiellement infinie, dans laquelle j'inclus les dynamiques de conflits et de compétition comprises ici comme formes d'association. Notre terme allemand, *Vergesellschaftung*, recouvre toute la diversité des processus par lesquels les gens et les choses sont constitués en groupes puis transformés par leurs inactions, et je crois que ce problème devrait être le principal objet de nos travaux. Cette nouvelle science qu'est la sociologie a encore besoin de développer une méthode qui lui permette d'observer ces enjeux de façon systématique et d'en faire la priorité de ses recherches. Les *Principes de sociologie* de Spencer étaient un bon point de départ, en particulier par sa façon de s'inspirer des processus biologiques pour l'étude des processus sociaux : la survie du plus fort est une forme de conflit qui recèle une dimension autant sociale que naturelle.

Pensez à l'économie monétaire capitaliste par exemple, qui est à mon avis la parfaite incarnation de la spiritualisation du conflit qu'entraîne le fait de concentrer des énergies inépuisables dans une compétition productive. Mais cette façon de penser l'argent en termes relationnels va au-delà de Spencer puisqu'elle part de la perspective des individus qui se sont engagés dans ces luttes. Bien sûr, il est ironique d'avoir une discussion intellectuelle sur le conflit dans le décor si paisible de votre résidence de Heidelberg !

Weber :

Vous avez tout à fait raison : l'évolution naturelle et l'évolution sociale sont intimement liées et semblables, toutes deux étant lieux de lutte et d'antagonisme. C'est un peu en ces termes que j'ai pensé la société de marché et la bourse. Je veux dire par là qu'elles s'apparentent à une ruche ou à une toile d'araignée qui ne peuvent être facilement modifiées — quoi qu'en pensent certains moralistes ou idéologues politiques —, mais qui peuvent toutefois être régulées et canalisées de façon plus rationnelle. De même, la politique m'apparaît comme une vaste lutte créative pour le pouvoir, à travers le conflit et sa gestion par l'État. Nous nous entendons tous deux pour dire, dans l'esprit de Nietzsche, que le conflit est le moteur des changements autant sociaux que biologiques ; et nous pouvons nous entendre sur le fait que les tenants des perspectives socialistes chrétiennes, marxistes ou néo-rousseauistes se leurrent lorsqu'ils s'imaginent le conflit comme n'étant qu'un malencontreux épiphénomène de la société capitaliste devant être éradiqué ou voué à disparaître.

Scène II — Francfort, automne 1910

Weber :

Bien que nous concevions chacun le conflit comme étant inhérent aux relations sociales (et pas seulement naturelles), nos collègues et nous-mêmes devrions travailler davantage à une appréhension proprement sociologique de la rupture entre le social et le naturel. La vie sociale s'oriente autour du sens et autour des valeurs — des valeurs ultimes — qui ne peuvent émerger de la nature, car « on ne peut déduire un "doit" d'un "est" ». Le danger possible du genre de *Lebensphilosophie* avec laquelle vous jouez depuis quelque temps est qu'elle obscurcit cette rupture et participe à faire réapparaître certaines confusions du darwinisme social du XIX^e^ siècle. Sur le plan social, le conflit se joue principalement par rapport aux normes et aux idées régulatrices — aux valeurs ultimes.

Pour gérer le caractère infini des différentes perspectives sur la réalité et les inévitables conflits de valeurs que vous avez vous-même si brillamment esquissés dans vos travaux de la dernière décennie, je me suis récemment penché sur la façon dont les sociologues pourraient utiliser les idéaltypes — qui ne sont pas sans rappeler vos « formes » d'association — et sur la possibilité qu'ils puissent offrir une sorte de fil directeur à notre revue, l'*Archiv*, voire aux débats et discussions de nos réunions de l'Association allemande de sociologie, ici à Francfort. Aussi, comme je l'ai mentionné dans mon essai dans l'*Archiv* sur *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, je crois qu'il est important d'insister sur les spécificités historiques — des conflits propres à une conjoncture historique plutôt que les conflits en soi —, de la même façon que nous devons étudier des religions spécifiques et l'inflexion religieuse propre à une structure sociale dans l'histoire, plutôt que la religion et la religiosité en soi.

Simmel :

Je suis d'accord pour dire que notre tâche principale, en tant que sociologues, est de comprendre et même d'expliquer la vie sociale et non de l'endosser ou de la dénoncer, comme je l'ai mentionné à la fin de ma conférence sur la grande ville. Je me soucie cependant moins d'établir « l'objectivité » de notre savoir, puisque cette objectivité est toujours tellement inextricablement liée à des perspectives, des expériences et des intérêts subjectifs irréconciliables. Nous pouvons aborder le conflit comme forme d'association, bien sûr, et sans nécessairement avoir à choisir un camp ou se lancer dans une bataille !

Comme je l'ai avancé dans mon livre *Sociologie* il y a quelques années, nous n'avons pas à nous limiter à des spécificités : nous pouvons isoler de remarquables régularités à travers une grande diversité de domaines de la vie sociale — des formes de domination et de subordination, des stratégies de formation d'alliance ou celles visant à diviser pour régner, et d'autres encore — qui semblent similaires, voire identiques, aux régularités comportementales naturelles que nous retrouvons chez toutes les espèces animales, et non seulement chez les humains. La sociologie peut être systématique en ce sens, mais elle n'a pas besoin de se limiter à quelque chose de précis ou de s'imposer des frontières. Elle peut s'intéresser à l'image du pauvre ou de l'étranger, aux jeux de séduction ou à la coquetterie, au secret, à la mode ou aux engouements de nos grandes villes.

Comme vous le savez, ces questions sont devenues dans mon cas très douloureuses et personnelles alors que j'essaie de convaincre vos collègues que je ne souhaite pas me lancer dans des polémiques ou des critiques purement négatives. Comme je le laisse entendre dans mon livre *Sociologie*, j'ai mes réserves quant au caractère polymorphe de la sociologie et son indéniable dilettantisme, du moins de la façon dont elle est comprise dans des universités comme celles de Berlin ou de Heidelberg, ou dont elle est pratiquée dans notre nouvelle Association allemande de sociologie. Je suis toutefois enthousiasmé par la possibilité qu'offre la sociologie de se pencher sur des problèmes de taille liés au droit et à l'éthique, à l'économie et à l'État, à l'ethnicité et à la sexualité, d'une façon qui puisse interpeller un plus large public et non seulement des universitaires comme nous. Dans cette perspective, je crois que nos conflits intellectuels illustrent bien le potentiel qu'a la sociologie de s'ériger en modèle et en moteur de « sociabilité », et ce, même lorsque nous sommes en vigoureux désaccord l'un avec l'autre ! C'est un peu cette idée que j'ai essayé de transmettre à notre rencontre inaugurale de l'Association où nous rencontrions bon nombre de disputes intellectuelles fondamentales, mais aussi plusieurs points de consensus importants.

Scène III — Strasbourg, printemps 1916

Simmel :

Cette guerre promet bien de concrétiser toutes les possibilités organiques de notre pays — « devenez ce que vous êtes », comme le dirait Nietzsche ! Elle révèle toutefois égale-

ment la fissure profonde qui s'étend au cœur même de notre culture, et même la tendance tragique qu'ont les formes culturelles d'étouffer et de dépasser le flux et la créativité de la vie elle-même. Ma pire crainte est que la guerre soit en train de libérer non seulement le plus grand potentiel que la civilisation allemande et, plus généralement, la civilisation *européenne,* ait été en mesure de cultiver jusqu'ici, mais aussi la possibilité d'un danger bien plus important : que la compétition pacifique laisse place au conflit perpétuel. J'avais espéré, aux premiers jours du conflit, que la guerre permette d'enclencher la « transformation intérieure » de l'Allemagne, non pas seulement comme puissance mondiale sur la scène historique en compagnie de nouveaux venus comme les États-Unis, mais aussi comme chef de file vers la réalisation de la vision historique d'une Europe constituée en espace de réciprocité transnationale. J'en suis toutefois rendu à craindre que ce conflit ne soit en train de consolider un chauvinisme à l'esprit étroit plutôt que de nous ouvrir à une sorte de solidarité cosmopolite.

Mon livre sur Goethe, que j'ai, comme vous le savez, dédié en toute amitié à votre épouse Marianne, était en quelque sorte une conclusion et une application des principaux concepts que j'avais développés jusque-là. Je me suis représenté ce livre comme un navire destiné à explorer quelque contrée lointaine que je ne pouvais observer que de loin à ce moment de ma vie, mais que je vois maintenant comme le lieu d'un conflit étendu et intensifié de tous contre chacun, un antagonisme sans fin au cœur même de la vie, non pas seulement avec la mort mais avec la vie elle-même. Depuis que j'occupe mon poste ici à Strasbourg, qui m'a surtout rendu malheureux, j'en suis arrivé à voir la guerre comme une sorte de situation absolue, un ultime instant de jugement des décisions intellectuelles, culturelles et spirituelles de notre époque. Du point de vue que j'ai développé ici, au point de rencontre de deux formidables civilisations — l'allemande et la française —, je constate que nous devoir choisir entre la fermeture nationaliste et l'ouverture à l'autre, à l'étranger, et à celui d'ailleurs.

Weber:

Nous sommes tous deux consternés devant la désintégration de l'Europe, mais la guerre est maintenant un lieu de lutte, de conflit et de compétition pour le nouvel ordre du monde en Europe, et la grande puissance qui sortira victorieuse en dictera les paramètres. Notre grande puissance allemande est une voix de dissidence et de résistance à la *Zivilisation* mondiale. Que devons-nous faire pour garantir que l'Allemagne soit choisie pour survivre et prospérer ? Avec un sens de la responsabilité et une *Realpolitik*, nous devons nous engager authentiquement envers notre idée de valeur nationale. Alors que le charisme intervient comme facteur perturbateur de l'histoire mondiale et fonde de nouveaux ordres de légitimité, nous devons exiger de nos chefs une gouverne charismatique — quoiqu'également modérée.

Vous avez raison de souligner la présence des États-Unis de Wilson comme nouvelle grande puissance sur la scène internationale — un nouveau *tertius gaudens*, pour reprendre vos termes — mais je ne suis toutefois pas entièrement convaincu que votre appel à une sorte « d'Idée de l'Europe » future soit une vocation significative pour l'Allemagne.

Nous sommes tous deux certains de l'importance des conflits de valeurs ultimes et des conséquences souvent tragiques de ce genre de conflit sur notre culture ; je ne suis pourtant pas sûr de votre idée d'une sorte de mer, d'un perpétuel courant ou de flux de vie qui, semble-t-il, viendrait dissoudre et en quelque sorte résoudre les conflits. Pour véritablement comprendre le conflit sur le plan de l'histoire mondiale, nous ne devons jamais perdre de vue le fait que l'enjeu en est le pouvoir d'abord, et seulement ensuite les orientations de valeurs ultimes. Je suis même plus suspicieux que jamais à l'endroit de cette *Lebensphilosophie* et de ses affinités (proches ou lointaines) avec l'évolutionnisme naturel, puisqu'elle peut venir obscurcir ce fait.

Scène IV — tirée de lettres imaginaires échangées entre Simmel à Strasbourg et Weber à Munich, automne 1918

Simmel :

Malgré les réserves dont vous m'avez fait part au fil des années, je crois toujours qu'un certain vitalisme, une *Lebensphilosophie* renouvelée, aura le dernier mot — sur la transcendance et l'immanence, la mortalité et la vitalité, sur tous les problèmes les plus essentiels de la vie. Je ne suis pas encore certain de la façon de remettre ce « regard sur la vie » émergent, cette *Lebensanschauung* (comme j'intitulerai mon dernier livre, mon dernier « testament ») dans la sociologie, peut-être dans une sorte de *Lebenssoziologie* qui aurait alors besoin d'être empirique et spécialisée, mais je crois que le problème du xx^e^ siècle sera celui de comprendre, d'améliorer et de gérer la vie elle-même, avec toutes ses querelles intestines et ses conflits ouverts. Le problème avec votre vision néo-kantienne du conflit entre des ordres antinomiques et des sphères de valeur antagonistes est qu'elle laisse sans réponse la question de l'unité d'un moi qui se déplace, et fait des choix, entre ces ordres et ces sphères en apparence irréconciliables. Nous avons tous deux, bien que de façons différentes, abordé ces questions en termes d'antinomie entre la liberté individuelle et l'égalité sociale, ou entre l'unicité irremplaçable et la capacité d'adaptation ; nous avons tous deux le sentiment qu'aujourd'hui, l'autonomie personnelle et la loi de l'individu peuvent seulement être imaginées à partir du caractère fragmentaire de la vie elle-même. Malgré tout, la fragmentation de tous les ordres de valeurs retourne en fin de compte à la Vie comme véhicule fluide et conjonctif d'agentivité et de mouvement du moi. Telles sont mes pensées alors que j'entre dans les derniers moments de ma propre vie, et que je réfléchis à la profonde gratitude que j'ai envers vous et Marianne pour tout l'amour et l'amitié que vous m'avez si généreusement donnés. Aussi longtemps que je respirerai, ces attentions seront pour moi le grand trésor de ma vie.

Weber :

Je ne suis pas certain de la façon dont nous avons en fait différé l'un de l'autre, et même si nous avons différé du tout, sur la nature sociologique et même métaphysique du conflit de la culture et de la vie elle-même. D'une chose par contre je suis certain depuis

votre triste départ en ces dernières et terribles semaines de guerre : notre défaite dans cette guerre n'est pas notre échec moral, mais bien uniquement une question d'erreurs de politiques stratégiques. Nous devons nous assurer que notre défaite ne sera pas brandie comme preuve de la supériorité du développement moral de l'Ouest atlantique. Je suis très inquiet de l'émergence de cet ordre économique mondial que je vois poindre à l'horizon, qui se fait passer pour moralement supérieur dans son hégémonie adaptative, là où une nuit polaire d'une noirceur glacée est gouvernée non par des chefs responsables mais par des politiciens césaristes qui soulèvent les émotions des masses pour les lancer dans un conflit pour mettre fin à tous les conflits. Dans ces heures sombres, je tire courage de vos réflexions profondes et pénétrantes sur ce conflit dans lequel nous devons nous engager pour notre dignité en tant qu'individus, en tant qu'être libres, pris dans les rouages de notre époque.

BIBLIOGRAPHIE

Afin de conserver la fiction d'une conversation improvisée entre amis, nous n'avons pas précisé dans le dialogue les sources qui sont par moment paraphrasées ou citées, auxquelles nos personnages se réfèrent ou dont nous nous sommes inspirés. La plupart des remarques renvoient à des passages des livres mentionnés dans le dialogue, et à la correspondance entre Simmel et Weber incluse dans leur *Gesamtausbabe* respective. D'autres références sont tirées de nos propres livres, en particulier :

Harrington, A. (2016), *German Cosmopolitan Social Thought and the Idea of the West : Voices from Weimar*, Cambridge, Cambridge University Press.

Kemple, T. (2016, à paraître), « Simmel and the Sources of Neoliberalism », dans *Anthem Companion to Georg Simmel*, London, New York, Delhi, Anthem Press.

Kemple, T. (2014), *Intellectual Work and the Spirit of Capitalism : Weber's Calling*, New York et Basingstoke, Palgrave Macmillan.

Kemple, T. et A. Harrington (2012), « Georg Simmel's "Sociological Metaphysics" : Money, Sociality, and Precarious Life », *Theory, Culture & Society,* 29 (4), p. 6-25.